

VOLKER KUTSCHER

LA MORT MUETTE

UNE ENQUÊTE BERLINOISE - 2

Traduit de l'allemand
par Magali Girault

Flammarion >
Québec

COUVERTURE

Conception graphique : Antoine Fortin

INTÉRIEUR

Mise en pages : Michel Fleury

Correction et adaptation : Marie-Claude Barrière et Julie Holland

Déclinaisons numériques : Karine Chevrier Graphiste

Titre original : *DER STUMME TOD*

Éditeur original : Piper Verlag GmbH, München/Berlin

© Piper Verlag GmbH, München/Berlin, 2009

© Nouveau Monde éditions, 2023, pour la traduction française

© Flammarion Québec, 2025, pour l'édition canadienne

ISBN : 978-2-89811-278-2

ISBN (PDF) : 978-2-89811-279-9

ISBN (EPUB) : 978-2-89811-280-5

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2025

Imprimé en Chine

flammarionquebec.com

«Tous les registres de la voix de l'actrice sont retransmis sans scories par le haut-parleur; les quelques défauts de prononciation peu compatibles avec le cinéma parlant devraient facilement pouvoir être corrigés.»

FILM-KURIER, 1929

«Le cinéma parlant serait donc au service de l'inanimé? Chers spectateurs, c'est à nous, et à nous seuls, de décider au service de qui il se trouve.»

FRITZ VON UNRUH, 1929

*What have I become?
My sweetest friend
Everyone I know
Goes away in the end*

*You could have it all
My empire of dirt
I will let you down
I will make you hurt*

NINE INCH NAILS, 1994

Vendredi
28 février 1930

Le rayon lumineux danse dans l'obscurité, il lui semble encore plus inconsistant que d'habitude, agité et sauvage. Jusqu'à ce que le vacillement s'apaise et prenne enfin forme.

Un visage dont seule la lumière trace les doux contours sur l'écran.

Son visage.

Ses yeux qui s'ouvrent.

Et qui le regardent.

Gravés dans la lumière pour l'éternité, à l'abri du temps qui passe, pour toujours et à jamais. Il peut faire briller ces yeux dans cette pièce et dans cette vie sombres quand et aussi souvent qu'il le souhaite.

Sa vie. Une vie lugubre et misérable que seul le faisceau lumineux et dansant d'un projecteur était en mesure d'éclairer.

Il voit ses yeux qui s'écarquillent. Il le voit parce qu'il le sait. Parce qu'il sait exactement ce qu'elle ressent. Quelque chose qui lui est étranger, mais que lui connaît si bien. Il se sent si proche d'elle. Presque autant que lors de cet instant fixé à jamais sur la pellicule.

Elle pose ses yeux sur lui et comprend. Elle croit comprendre.

Elle attrape son cou avec ses mains, comme si elle avait peur d'étouffer.

Elle ne ressent pas de douleur profonde, elle remarque seulement que quelque chose a changé.

Que quelque chose lui manque.

Sa voix.

Elle veut dire quelque chose, mais plus rien ne sort de sa bouche.

Sa fausse voix a disparu. Cette voix insupportable qui ne faisait pas partie d'elle. Il l'a libérée de cette voix qui s'était emparée de son corps, telle une puissance étrangère et diabolique.

Ses yeux expriment plus la surprise que l'effroi, elle ne comprend pas.

Il l'aime, c'est par amour pour elle, pour son être véritable et angélique, qu'il agit de la sorte.

Mais l'important, ce n'est pas qu'elle comprenne.

Puis elle ouvre la bouche et tout est redevenu comme avant. Il l'entend de nouveau. Sa voix est enfin de retour ! Sa vraie voix, celle qui est éternelle et que personne ne peut lui enlever ; elle est en dehors du temps, elle n'est polluée ni par la saleté ni par la banalité du présent.

Cette voix qui l'a envoûté la première fois qu'il l'a entendue. Elle lui parlait à lui, uniquement à lui, malgré toutes les autres personnes qui étaient assises autour.

Il a du mal à supporter la manière dont elle l'observe. Elle a regardé par-dessus le rebord, elle a tout vu, ce n'est plus qu'une question de secondes et elle va perdre l'équilibre.

L'instant où elle tombe par terre.

Son regard qui change tout d'un coup.

Elle sent que la mort approche.

Elle sait qu'elle va mourir.

Qu'elle va mourir maintenant.

Il n'y a plus de retour possible.

La mort.

Est dans ses yeux.

Elle est là.

L'homme en habit sombre souriait de manière détendue à l'étoffe de soie verte qui se trouvait devant lui. Une main dans la poche, dans l'autre un verre de cognac, il se tenait immobile. Il ne cligna même pas des yeux lorsque la femme en robe de soirée s'arrêta à seulement quelques centimètres de lui.

La respiration saccadée faisait trembler la soie verte.

– Ai-je mal entendu ? pesta la femme.

Il but une gorgée de cognac.

– Lorsque je regarde vos charmantes oreilles, je doute que vous puissiez mal entendre.

Son large sourire ressemblait de plus en plus à une grimace amusée.

– Vous croyez vraiment pouvoir faire ce genre de choses avec moi ? !

Il paraissait prendre du plaisir à la voir en colère ; plus elle s'énervait et plus il la regardait en souriant avec insolence. Il marqua une pause, comme s'il devait prendre le temps de réfléchir avant de répondre.

– Je pense que oui, dit-il en hochant la tête. Il me semble, si je ne m'abuse, que M. von Kessler a lui aussi déjà fait ce genre de choses avec vous, n'est-ce pas ?

– Je ne crois pas que cela vous regarde en quoi que ce soit, cher comte Thorwald !

Il l'observa avec amusement mettre les poings sur ses hanches. On entrevit un éclair par la fenêtre.

– Ce n'est pas une réponse, dit-il en regardant dans son verre.

– Et ça, ça vous suffit comme réponse?

Elle n'avait pas encore fini sa phrase que sa main s'était levée. Il ferma les yeux pour se préparer à recevoir une gifflé violente. Mais celle-ci n'arriva pas. Un cri semblant venir d'un autre monde suffit pour que chacun de leurs mouvements s'arrête instantanément.

– Coupez!

Pendant une fraction de seconde, ils restèrent immobiles, comme sur une photographie, puis elle baissa la main, il ouvrit les yeux, et tous deux regardèrent vers un endroit plongé dans l'obscurité, là où le parquet sur lequel ils se trouvaient cédait la place à un sol en béton sale. Elle cligna des yeux à cause du mur de lumière et eut du mal à distinguer les contours de la chaise pliante sur laquelle était assis l'homme qui, en un seul mot, avait tout fichu par terre. Après avoir posé son casque sur la chaise, celui-ci se leva et pénétra dans la zone éclairée. Il était nerveux, la cravate nouée à la va-vite et les manches retroussées. Ils avaient tous sursauté lorsqu'il avait crié, mais à présent il parlait d'une voix douce.

– Betty, mon ange, tu as prononcé les derniers mots dans la mauvaise direction, dit-il. Les microphones ne t'ont pas enregistrée.

– Les microphones, les microphones! Je n'en peux plus d'entendre ce mot, Jo! Ça n'a plus rien à voir avec le cinéma! (Un regard rapide en direction de l'ingénieur du son suffit à le faire rougir comme une tomate.) Le cinéma, poursuivit-elle, le cinéma, c'est l'ombre et la lumière, ce n'est quand même pas moi qui vais expliquer ça au grand Josef Dressler! Ce qui compte, c'est mon visage sur la pellicule, Jo! Mon jeu d'actrice ne passe pas par les... *microphones*!

À la façon dont elle prononça le dernier mot, on avait l'impression qu'elle parlait d'une espèce d'insecte particulièrement dégoûtante que des scientifiques auraient découverte récemment.

Dressler prit une profonde inspiration avant de répondre.

– Je sais que tu n’as pas besoin de ta voix, Betty, mais c’est du passé. Avec ce film, c’est ton avenir qui commence ! Et l’avenir parle, c’est comme ça !

– N’importe quoi ! Il y en a encore beaucoup qui ne se laissent pas monter la tête et qui continuent de faire des vrais films. Sans microphones. Ou bien penses-tu que le grand Chaplin fasse fausse route ? Qui sait si le cinéma parlant n’est pas simplement une mode que tout le monde suit en ce moment, mais qui finira par être vite oubliée ?

Dressler la regarda d’un air surpris, comme si ce n’était pas elle qui avait prononcé ces paroles.

– Moi, je le sais, dit-il, tous ceux qui sont ici le savent. Et toi aussi, tu le sais. C’est comme si le cinéma parlant avait été créé pour toi, tu es faite pour lui. Il va faire de toi une star. Pour ça, il te suffit de faire une seule chose : tu dois penser à parler dans la bonne direction, c’est tout.

– Penser ! Quand je joue un rôle, je dois le *vivre* !

– Évidemment. Vis ton rôle. Mais fais-le en parlant en direction de Victor et ne lève pas la main avant d’avoir terminé ton dialogue. (Betty acquiesça d’un signe de tête.) Et frappe-le moins fort, tu dois simplement le toucher. On doit juste entendre le tonnerre, pas la gifle.

Tout le monde rigola, même Betty. La colère s’était dissipée et l’atmosphère détendue. Seul Jo Dressler était capable de cela. C’était ce que Betty adorait chez lui.

– Bon, on reprend tout depuis le début !

Le réalisateur retourna s’asseoir et remit son casque. Betty se replaça près de la porte, tandis que Victor restait près de la cheminée et reprenait son rôle. Dans les coulisses, l’agitation régnait encore et Betty en profita pour se concentrer. Elle jouait une employée d’hôtel qui, par amour pour son chef, se fait passer pour une fille de millionnaire. Scandalisée par l’attitude de cet imposteur surgi de nulle part, elle finira pourtant par l’embrasser à la fin de la scène.

On avait remis les micros et la caméra en marche. Le silence se fit dans le studio, comme dans une église avant la bénédiction.

Le clap vint briser le silence.

– *Orage amoureux* cinquante-trois, deuxième!

– Et... action! entendit-elle dire Dressler.

Victor reprit ses remarques insolentes et elle se laissa de nouveau envahir par la colère. Par sa colère d'actrice. Elle savait exactement à quel endroit se trouvait la caméra, mais cela ne l'empêchait pas de se comporter comme si cet œil de verre qui filmait chacun de ses mouvements n'existait pas.

Elle était arrivée près de la cheminée et insultait Victor, au-dessus duquel se trouvait un microphone volumineux; comme pour les caméras, elle essaya de l'ignorer, il lui suffisait de s'adresser à Victor et elle parlerait en direction du micro, ce n'était pas plus compliqué que cela, Jo avait raison. Elle sentait qu'elle jouait bien. Si Victor ne bafouillait pas, avec lui on ne savait jamais, alors la scène serait dans la boîte. Elle perçut l'éclair, il arrivait juste au bon moment. Puis elle se laissa porter par son propre rythme, elle compta lentement à rebours en prononçant les derniers mots de la scène.

– Et ça, ça vous suffit comme réponse?

Maintenant.

C'était le moment exact pour la gifle.

Elle sentit sa main toucher le visage de son partenaire. Elle avait encore frappé trop fort! Enfin, Victor allait survivre. Cela rendrait leur dispute encore plus crédible.

Mais elle remarqua que quelque chose n'allait pas.

Le tonnerre ne retentit pas.

À la place, elle entendit un bruit métallique clair, un léger «pling». Un objet en métal était tombé derrière elle.

Elle ferma les yeux. Non! S'il vous plaît, pas ça!

Pas un problème technique! Pas alors qu'elle avait si bien joué!

Et pourtant si.

– Merde, maugréa Dressler. Coupez!

Malgré ses yeux fermés, elle perçut le changement de lumière autour d'elle. Elle ressentit le choc avant d'avoir pu ouvrir les paupières. C'était comme si un énorme marteau

l'avait frappée sur les épaules, sur le bras, sur la nuque, un coup unique et puissant. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, elle était déjà allongée par terre. Que s'était-il passé? Elle entendit quelque chose craquer et sentit que cela venait de son corps, elle avait dû se casser quelque chose. La douleur s'empara d'elle de façon soudaine et brutale, si forte qu'elle ne vit plus rien pendant quelques instants. Puis elle reconnut les rideaux et les échafaudages qui habillaient le plafond du studio et elle vit le visage effrayé de Victor qui la regarda fixement avant de disparaître de son champ de vision.

Elle essaya de se lever, mais en fut incapable. Elle voulait s'enfuir, car quelque chose brûlait son visage, ses cheveux, tout son côté gauche. La douleur était insupportable, mais elle ne pouvait même pas tourner la tête, quelque chose la maintenait au sol qui voulait la consumer. De toutes ses forces, elle essaya de se cabrer contre la douleur, mais ses jambes ne lui obéissaient plus, elles ne bougeaient pas, aucune partie de son corps ne bougeait. Telle une armée mutinée, son corps refusait d'exécuter ses ordres. Elle sentit une odeur de cheveux et de peau carbonisés, puis elle entendit quelqu'un crier. Elle reconnut sa propre voix, avec l'impression qu'il s'agissait de quelqu'un d'autre, il lui semblait impossible que ce soit elle, comme si cette chose qui criait, qui souffrait et refusait de bouger ne faisait pas partie d'elle.

Le visage de Victor revint, mais ce n'était plus vraiment un visage, plutôt une grimace, des yeux écarquillés qui la fixaient, une bouche bizarrement tordue ; il n'avait pas le visage des héros qu'il jouait dans ses films, mais semblait néanmoins déterminé à agir. Ce n'est que lorsqu'elle vit l'eau flotter au-dessus d'elle telle une méduse informe pendant ce qui lui parut une éternité qu'elle comprit ce qu'il s'apprêtait à faire.

Et que c'était là la dernière chose qu'elle verrait.

Puis il n'y eut plus rien d'autre que la lumière, une lumière éblouissante qui l'enveloppait tout entière. Pendant une fraction de seconde, elle vit les choses avec une netteté jusqu'alors inconnue et elle comprit que c'était précisément cette clarté qui allait la précipiter pour toujours et à jamais dans l'obscurité.

Sch. se débattit violemment. Mais « Baumgart » la mit de force sur le dos et essaya de lui ôter son pantalon. Elle menaça de crier s'il ne la laissait pas tranquille, mais « Baumgart » lui répondit qu'elle n'avait qu'à crier, personne ne l'entendrait. Ils reprirent leur lutte et Sch. dit qu'elle préférerait mourir plutôt que d'accéder à ses désirs. Ce à quoi « Baumgart » répondit : « Alors tu vas mourir... »

– Monsieur désire-t-il autre chose ?

– Alors tu vas mourir, murmura-t-il.

– Je vous demande pardon ?

Rath leva les yeux de son journal. Le serveur était debout près de sa table, un plateau de vaisselle sale posé sur une main.

– Ah, rien, dit Rath. Ce n'est pas important.

– Monsieur désire-t-il commander autre chose ?

– Pas pour le moment, merci. J'attends quelqu'un.

– Très bien.

Le serveur débarrassa la tasse vide et fit volte-face. Un pingouin vexé. Rath le regarda se faufiler entre les chaises, son plateau en équilibre. Petit à petit, la salle se remplissait. Il allait devoir se battre pour conserver la chaise non occupée de sa table.

Elle était en retard. Ce n'était pourtant pas dans ses habitudes. N'avait-elle pas compris de quoi il s'agissait ? Ou bien était-elle en retard justement parce qu'elle se doutait de ce qu'il avait à lui dire ?

Elle n'aurait pas dû l'appeler à son bureau. Elle n'avait pas compris, c'est tout. Elle avait voulu lui rendre service, elle voulait toujours lui rendre service, alors qu'il ne lui demandait rien. C'était pour cette raison qu'elle avait tenu à ce qu'ils aillent ensemble au Rési, cela devrait lui plaire, à lui qui venait de Rhénanie, avait-elle dit en lui montrant les places qu'elle avait achetées pour le bal costumé.

Le carnaval!

Rien que d'entendre ce mot!

Ils appelaient ça comme ça ici, « carnaval ». Rath se doutait de ce qui l'attendait. Costume, vin et bonne humeur obligatoires. Il allait devoir faire comme s'il était amoureux, comme si leur histoire allait durer toute la vie.

Le coup de fil raté lui avait cruellement rappelé la réalité de sa relation avec Kathi: une fille rencontrée lors du réveillon du Nouvel An et dont il aurait dû se débarrasser depuis longtemps.

Il avait fait sa connaissance peu après minuit, ils avaient trinqué à la nouvelle année et, déjà bien éméchés, s'étaient embrassés. Ils étaient allés ensemble jusqu'au saladier de Bowle*. Un Monsieur Je-sais-tout réduisait à néant l'espoir que nourrissaient les invités à l'égard de la nouvelle décennie en affirmant que ce n'était pas une nouvelle décennie, qu'il fallait encore patienter un peu, qu'elle ne commencerait qu'en 1931, car, d'un point de vue mathématique, 1930 était en réalité la dernière année des années vingt.

Rath s'était contenté de secouer la tête et avait rempli leurs verres tandis que Kathi, fascinée, écoutait le mathématicien missionnaire. Il avait dû littéralement l'arracher à cet enjouement pour la ramener sur le toit aménagé en terrasse où les invités admiraient le feu d'artifice qui illuminait le ciel de Charlottenburg. Il l'avait entraînée dans un coin sombre

* Boisson alcoolisée à base de vin ou de champagne et à laquelle on ajoute du sucre et des fruits. Comme un punch, on la prépare dans un grand récipient où chacun se sert à sa guise. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

pour l'embrasser de nouveau tandis que les gens autour d'eux riaient et hurlaient et que les fusées sifflaient et éclataient. Il l'embrassa violemment jusqu'à ce qu'elle laisse échapper un cri bref et strident, un cri de douleur. Sa lèvre saignait et elle le regarda l'air tellement surpris qu'il fut sur le point de s'excuser. Mais elle éclata de rire et l'attira de nouveau vers elle.

Elle pensait qu'il agissait par passion, mais, en réalité, c'était par colère ; il ressentait au fond de lui une agressivité indéfinissable et il se défoulait sur une innocente. Ce fut également le cas lorsqu'elle l'emmena dans sa petite chambre située sous les toits et qu'il se lâcha comme si cela faisait une éternité qu'il n'avait pas fait l'amour.

Elle appelait cela « avoir des sentiments ».

Et sa colère, « de la passion ».

Des malentendus, comme tout ce qui s'ensuivit, leur *amour*, comme elle disait, cette chose qu'il y avait entre eux et qu'il n'arrivait pas à nommer, cette chose qui avait commencé par un feu d'artifice et des vœux pour le futur, mais qui depuis le début n'avait aucun avenir. Il en avait eu l'intuition dès leur premier baiser, mais l'alcool et les hormones avaient balayé ses doutes. Le matin du Premier de l'an, lorsqu'elle lui apporta son café au lit, les yeux remplis d'amour, il avait pourtant su avec certitude que cette histoire ne mènerait à rien.

Ce fut tout d'abord avec plaisir qu'il huma l'odeur du café. Puis il avait vu son visage amoureux.

Il avait bu son café et lui avait souri d'un air fatigué.

Ce fut là son premier mensonge. Le premier de toute une série. Il ne mentait pas intentionnellement, il arrivait même qu'il mente sans s'en rendre compte. Son mensonge grandissait de jour en jour et devenait de plus en plus insupportable. Il aurait dû lui dire la vérité depuis longtemps.

Il en avait pris conscience lorsqu'il avait entendu sa voix au téléphone, cette voix qui se voulait enjouée et qui lui racontait des histoires de bal costumé, de rendez-vous, de divertissement et autres futilités. Il était plus que temps de mettre fin à tout cela.

Mais pas par téléphone. Et encore moins depuis son bureau.

Rath avait jeté un regard en direction de Gräf qui feuilletait des dossiers avec concentration et il avait demandé à Kathi de le rejoindre à l'Uhlandeck. Pour discuter.

– Pourquoi veux-tu aller sur le Kurfürstendamm? avait demandé Gräf sans lever les yeux de sa lecture. C'est à Schöneberg qu'on doit aller.

– Toi, tu vas à Schöneberg. Pas moi.

Rath avait donné les clés de la voiture à son inspecteur et lui avait demandé de le déposer à l'Uhlandeck. Kathi travaillait tout près.

Et pourtant elle n'arrivait toujours pas.

Rath ouvrit de nouveau les *Cahiers de criminalistique* qu'il lisait avant l'arrivée du serveur. Il y avait un article écrit par le commissaire divisionnaire Gennat, son chef de l'Alexanderplatz, au sujet de l'enquête spectaculaire qui était menée à Düsseldorf*. Plusieurs meurtres atroces avaient été commis et Gennat ainsi que quelques collègues berlinois triés sur le volet avaient été appelés en renfort pour aider la police locale. Rath avait refusé de les accompagner, même s'il était conscient que ce refus avait déçu Gennat et que cela freinerait sa carrière : être choisi par le chef était une distinction qu'on ne refusait pas si facilement. Mais son père lui avait déconseillé de revenir en province rhénane, même s'il s'agissait de Düsseldorf et non de Cologne. C'était trop dangereux, avait dit Engelbert Rath, LeClerk et ses journaux pourraient avoir vent du fait que Gereon travaillait toujours dans la police et le plan qu'ils avaient mis au point un an plus tôt tomberait alors à l'eau.

C'était sacrément dommage ! Les meurtres de Düsseldorf représentaient l'affaire criminelle la plus passionnante que la Prusse ait connue depuis des années : neuf assassinats perpétrés en seulement quelques mois. Selon la police rhénane, il s'agissait d'un seul et même coupable et la ville avait été

* À cette époque, Peter Kürten, surnommé le « Vampire de Düsseldorf », fit régner la terreur dans cette ville de Rhénanie avant d'être arrêté en 1930. Fritz Lang s'inspira de ce fait divers pour le scénario de son film *M le Maudit*.

prise d'une véritable hystérie. Gennat se méfiait de ce genre de conclusions hâtives et il s'était intéressé aux spécificités de chacun des meurtres. Cette affaire allait comme un gant à la revue mensuelle. Dans chaque numéro, Gennat faisait état des avancées de l'enquête qui, malgré l'aide de la police berlinoise, se résumaient à peu de choses. Dans l'impossibilité de communiquer des résultats, Gennat s'était contenté de dresser une liste méticuleuse des victimes. On recensait neuf morts ainsi que quatre blessés graves et cinq blessés légers dans la région de Düsseldorf, le tout en l'espace de quelques mois seulement. Si l'employée de maison *Sch.*, âgée de vingt-six ans, et dont Gennat retraçait le destin avec précision, avait survécu à ses blessures, c'était uniquement parce que le meurtrier avait été surpris dans le feu de l'action.

Rath avait lu chaque épisode alors qu'il gardait la boutique à l'Alex, condamné à s'occuper de brouilles, c'est-à-dire des restes que le commissaire principal Böhm voulait bien lui laisser. Il avait en effet fallu que ce soit au Bouledogue que Gennat confie la direction de la brigade criminelle durant son absence. Et cela signifiait que Gereon Rath devait se contenter de tâches abrutissantes ou, dans le meilleur des cas, d'affaires dont personne ne voulait. Comme, par exemple, l'enquête sur la mort d'Isolde Heer qui, une semaine auparavant, avait ouvert l'arrivée de gaz de la cuisinière de son appartement de Schöneberg : une affaire de suicide qui demandait certes beaucoup de travail, mais dans laquelle le policier chargé de l'enquête n'avait aucune chance de faire des étincelles. Ce genre de dossiers était monnaie courante en ce moment, les suicides étant à la mode cet hiver. La plupart du temps, les commissariats de quartier étaient chargés de l'enquête, mais il y en avait toujours quelques-uns qui arrivaient jusqu'à l'Alex. Et ceux-là, Gereon Rath pouvait être sûr de les voir atterrir sur son bureau.

Un travail déprimant.

Rath feuilleta le journal et chercha la page qu'il lisait lorsque le serveur était venu l'interrompre.

Ensuite, Sch. sentit qu'on lui enfonçait un couteau ou quelque chose d'approchant dans la gorge et elle appela à l'aide. Elle eut l'impression d'entendre quelqu'un lui répondre aussitôt après. « Baumgart » se tenait devant elle et portait à présent des coups au hasard avant de lui enfoncer son arme dans le dos. C'est à ce moment que, comme je l'ai évoqué plus haut, la lame du poignard se cassa et resta plantée dans le dos de la victime...

– Téléphone pour le commissaire Rath ! (Un garçon se faufilait entre les tables ; il tenait à la main un écriteau portant l'inscription « TÉLÉPHONE ».) On demande le commissaire Rath au téléphone !

Il fallut quelques secondes à Rath pour se rendre compte qu'il s'agissait de lui, et il leva la main comme à l'école. Quelques clients tournèrent la tête dans sa direction.

– Si vous voulez bien me suivre...

Rath posa son journal sur la table afin de montrer qu'elle était réservée. Il suivit l'écriteau en direction des cabines téléphoniques en se demandant si c'était Kathi qui l'appelait pour se décommander. Bien, si c'était ce qu'elle voulait, alors ils régleraient cette histoire au téléphone !

– Cabine numéro deux, dit le garçon.

Le café possédait deux téléphones installés derrière des portes vitrées à l'encadrement de bois sombre. Une lumière brillait au-dessus de celle de droite. Le garçon indiqua à Rath la plaque en laiton portant le chiffre deux juste à côté de la lampe.

– Il vous suffit de décrocher le combiné, dit-il. La communication a déjà été établie.

Rath entra dans la cabine et ferma la porte derrière lui. Le brouhaha devint quasi inaudible. Il saisit le combiné, prit une profonde inspiration et signala sa présence à la personne qui se trouvait à l'autre bout du fil.

– Rath ? C'est vous ? Ah, pas trop tôt !

– Monsieur le commissaire principal ? demanda Rath.

Mais cette question était superflue. Il n'y avait qu'une personne pour aboyer de la sorte au téléphone. Le commissaire principal Wilhelm Böhm. Le Bouledogue avait le chic pour le prendre au dépourvu.

– Où est-ce que vous vous trouvez, nom d'un chien ? Je vous prierai à l'avenir de bien vouloir informer vos collègues avec plus de précision ! M^{lle} Voss n'était même pas en mesure de me dire ce que vous fabriquez là-bas, à l'ouest de la ville !

– Isolde Heer, marmonna Rath. Nous sommes à présent sûrs qu'il s'agit bien d'un suicide. J'ai bientôt fini mon rapport. Il sera demain sur votre bureau.

– Vous avez rejoint le club des gens de lettres ? C'est pour ça que vous écrivez vos rapports dans un café ?

– Un témoin travaille non loin d'ici et il a proposé que nous nous...

– Enfin, peu importe. Oubliez cette affaire sans importance, allez récupérer votre assistant...

– ... inspecteur...

– ... et rendez-vous à Marienfelde. Studio Terra. Accident mortel. On vient juste de nous prévenir. Les collègues du 202 ont demandé qu'on vienne en renfort. Il semblerait que ce soit plus compliqué qu'ils ne le pensaient.

Ou alors les collègues du 202^e poste de police sont pressés de finir leur journée, pensa Rath.

– Un accident, dit-il. Ça promet d'être passionnant. Vous voulez bien répéter le nom du studio ?

– Terra. Ce sont des gars du cinéma. Quelqu'un est tombé d'un échafaudage ou quelque chose dans le genre. Je vous ai envoyé une voiture, les collègues savent où c'est.

– Dans ce cas, il ne me reste plus qu'à vous remercier.

Böhm fit comme s'il n'avait pas remarqué le sarcasme dans la voix de Rath.

– Au fait, monsieur le commissaire, se contenta-t-il de dire, une dernière chose...

Merde ! Ne t'avise jamais d'énervier ton supérieur !

– Oui ?

– L'enterrement de ce Wessel a lieu demain à dix-sept heures. J'aimerais que vous alliez assister au spectacle. En toute discrétion, naturellement.

Naturellement! Le Bouledogue avait trouvé le truc idéal pour lui gâcher son week-end! La formule parfaite: une tâche ingrate, qui s'avérerait sans importance pour la suite de l'enquête, un samedi après-midi où il ne devait pas travailler!

– Et que suis-je censé observer, monsieur le commissaire principal? demanda Rath.

Il ne voyait aucun intérêt à aller traîner du côté du cimetière, pas dans une affaire comme celle-là où la politique jouait un rôle aussi important et où, qui plus est, le déroulement des événements ne faisait aucun mystère. Cela intéressait peut-être la police politique, mais ce n'était pas du ressort de l'inspection A.

– Je ne vais quand même pas vous expliquer en quoi consiste le travail de la police judiciaire, aboya Böhm dans le combiné. Il s'agit d'un travail de routine! Il vous suffit de garder les yeux ouverts, rien de plus!

– Bien, monsieur le commissaire principal.

Il n'eut pas besoin de prendre congé: le Bouledogue avait déjà raccroché.

Assister à l'enterrement d'une personne victime d'un meurtre faisait effectivement partie de la routine de l'inspection A, mais il était évident que la cérémonie du lendemain allait se transformer en manifestation politique et qu'elle n'apporterait aucun élément nouveau dans une affaire claire comme de l'eau de roche: quelques semaines plus tôt, un proxénète avait tiré une balle dans la bouche d'un jeune SA qui lui avait piqué une de ses poules. L'homme, qui se trouvait en détention préventive depuis six semaines, avait avoué, mais il plaidait la légitime défense alors qu'il avait forcé l'appartement de la victime avec plusieurs copains communistes. Le SA était décédé des suites de ses blessures le dimanche précédent et l'*Angriff*, le journal de Goebbels, avait transformé en saint, en martyr national-socialiste, ce jeune homme tombé amoureux d'une prostituée et l'ayant payé de sa vie. L'ambiance était

électrique. La police s'attendait à des rixes entre nazis et communistes et avait déployé plusieurs centaines de schupos*. Et voilà que Böhm voulait l'envoyer dans cette galère. Le commissaire principal espérait peut-être qu'un nazi, ou un rouge, tabasserait Rath par erreur.

Rath resta dans la cabine téléphonique, demanda un numéro à Schöneberg et réussit à joindre Gräf qui se trouvait encore dans l'appartement d'Isolde Heer. Cinq minutes plus tard, il attendait sur le trottoir devant l'Uhlandeck. Kathi n'était toujours pas arrivée. De toute façon, il n'avait plus le temps de s'expliquer avec elle.

Bien entendu, Böhm ne lui avait pas fait l'honneur de lui envoyer la voiture officielle de la brigade criminelle. Une Opel de fonction verte s'arrêta en double file sur le Kurfürstendamm. L'inspecteur Czerwinski en extirpa son corps massif par la portière côté passager, aperçut le commissaire et lui ouvrit la portière arrière. L'assistant de police Henning était assis au volant. Rath poussa un soupir. Au Château Fort, la préfecture de police, ces deux inséparables collègues étaient surnommés « Plisch et Plum** » et ils étaient loin de faire partie des enquêteurs les plus compétents de l'Alex. C'était d'ailleurs certainement pour cette raison que Böhm les lui envoyait quasiment chaque fois. Henning porta la main à son chapeau en guise de salut, tandis que Rath se glissait tant bien que mal sur la banquette arrière. De longues baguettes en bois dures ainsi qu'une caisse informe ne lui laissaient que très peu de place. Rath râla.

– Qu'est-ce que c'est que ce truc ?

– C'est l'appareil photo, répondit Henning, il ne rentre pas dans le coffre de cette Opel pourrie !

– Mais il serait rentré dans celui de la voiture de la brigade criminelle !

* Agent de police allemand, abréviation de *Schutzpolizei*, signifiant « police de protection ».

** Personnages créés par le dessinateur allemand Wilhelm Busch et représentés sous les traits de deux chiens.

Henning haussa les épaules en guise d'excuse.

– Böhm en a besoin, dit-il.

– Pour aller manger chez Aschinger, c'est ça?

Henning se força à rire, comme son rang le lui imposait lorsqu'un commissaire faisait une blague. Czerwinski avait à peine refermé sa portière que l'assistant de police appuya sur l'accélérateur et l'Opel fit demi-tour dans un crissement de pneus. Rath se cogna la tête contre la charnière de la capote et poussa un juron. Au moment où la voiture tournait dans la rue de Joachimstal, il crut apercevoir dans le rétroviseur le manteau rouge de Kathi.

Le studio de cinéma était situé non loin du champ de courses. Henning se gara juste à côté de la Buick couleur sable qui se trouvait déjà dans la cour. Gräf avait fait vite ; la perspective d'avoir à s'occuper d'une affaire plus intéressante que ce suicide déprimant, même s'il ne s'agissait que d'un simple accident, semblait lui avoir donné des ailes. Et puis, il s'agissait d'un accident qui avait eu lieu dans un studio de cinéma. Peut-être allaient-ils croiser Henny Porten.

Un long mur de briques protégeait l'endroit. Le studio se trouvait un peu en retrait et ressemblait à une serre surdimensionnée. Cette montagne de verre ne semblait pas à sa place au milieu des autres bâtiments industriels de style prussien épuré. Un schupo du 202^e poste de police montait la garde à l'entrée ; il était si discret que, de la rue, on ne voyait pas son uniforme bleu.

– Par ici, messieurs, dit-il en indiquant une grande porte métallique lorsque Rath lui montra sa plaque. Votre collègue est déjà là.

– Que s'est-il passé ? demanda Rath. On nous a seulement dit qu'il y avait eu un accident.

– Une actrice y a laissé sa peau. En plein milieu du tournage. Je n'en sais pas plus.

Rath entendit quelqu'un haleter derrière lui. Henning transportait tant bien que mal l'appareil photo et son pied encombrant. Le schupo lui ouvrit la porte et Rath et Czerwinski lui emboîtèrent le pas.

Les immenses fenêtres qui de l'extérieur faisaient penser à une serre avaient disparu. De lourdes étoffes étaient suspendues au plafond et des bandes de tissu couvraient entièrement les murs. Avec son chargement, Henning devait faire attention où il posait les pieds : le sol était encombré de câbles et la pièce tendue de fils. Rath évoluait avec précaution dans cette jungle électrique. La pièce débordait d'appareils techniques. Au milieu de projecteurs sur pied trônait une caisse en verre qui ressemblait à un confessionnal dépourvu de décorations. Derrière une vitre épaisse, mais parfaitement propre, Rath reconnut la silhouette d'une caméra. Une seconde caméra sur pied reposait sur un chariot, encastrée dans une structure métallique. Juste à côté se tenait un pupitre de commande à l'allure futuriste, équipé d'un nombre infini de boutons, de tubes et de lampes clignotantes, un casque posé dessus. Un câble épais sortait de l'arrière du pupitre, et des fils le reliaient à deux micros noir et argent portés par une sorte de girafe. Telles deux énormes araignées, ces micros surplombaient un salon épargné par le chaos de câbles et d'appareils techniques. Sur le luxueux parquet, des meubles en cerisier, et il y avait même une cheminée. On aurait dit une chambre d'hôtel élégante égarée au mauvais endroit. Même les personnes regroupées au milieu de la pièce donnaient l'impression de ne pas être à leur place : des tenues décontractées côtoyaient des blouses de travail blanches et grises. La seule personne à porter une tenue de soirée en adéquation avec son environnement était assise un peu en retrait, entre les pieds des projecteurs et les câbles enchevêtrés. C'était un homme aux cheveux blonds, le visage enfoui dans le creux de ses bras. Une jeune femme vêtue d'un tailleur gris souris semblait le consoler ; penchée au-dessus de lui, elle appuyait la tête de l'homme contre son ventre. Par intermittence, celui-ci laissait échapper un sanglot, seul son audible dans cette pièce où les gens conversaient à voix basse ; c'était comme si l'on tournait encore un film parlant, ainsi que le signalait obstinément la lumière clignotante au-dessus de la porte.

Rath se fraya un passage et rejoignit la scène. Il fit un signe de tête à l'assistant de police qui laissa tomber avec fracas le pied de son appareil de telle sorte que tout le monde se retourna, et le groupe en s'écartant légèrement permit à Rath de repérer Gräf avec deux schupos. Puis il comprit pourquoi tout le monde chuchotait. Aux pieds de Gräf, un élégant drapé de soie vert foncé brillait, comme dans une peinture. Mais le tissu enveloppait un corps de femme tordu de façon anormale. Il était impossible de distinguer ses traits, la moitié de son visage étant complètement défigurée : la peau carbonisée laissait apparaître la chair et des cloques avaient éclaté. L'autre moitié laissait entrevoir à quel point ce visage avait dû être beau. Rath ne put s'empêcher de penser à la tête aux deux visages de Janus et à l'histoire du Dr Jekyll et de Mr Hyde. Sur le côté droit, les cheveux blond clair étaient parfaitement coiffés, ceux du côté gauche presque intégralement brûlés. L'humidité irisait la tête de la jeune femme et la soie sombre et mouillée moulait sa poitrine et son ventre. Le bras gauche était écrasé contre le sol sous un lourd projecteur.

Lorsqu'il aperçut Rath, Gräf abandonna les deux schupos.

– Salut, Gereon, dit-il en se raclant la gorge. Sale histoire. C'est Betty Winter.

– Qui ?

Gräf le regarda d'un air incrédule.

– Betty Winter. Ne me dis pas que tu ne la connais pas !

Rath haussa les épaules.

– Il faudrait que je voie son visage.

– Mieux vaut éviter. Elle est complètement défigurée. (Gräf avala sa salive.) C'est arrivé en plein milieu du tournage. Le projecteur l'a percutée de plein fouet. Il est tombé de là-haut. (L'inspecteur indiqua le plafond.) Dix mètres, au bas mot. Et c'est sacrément lourd, un truc pareil. Sans compter qu'il était allumé. Donc brûlant.

Rath leva la tête et vit un échafaudage en acier composé de tout un réseau de passerelles auxquelles étaient accrochés des projecteurs de taille variée. Il y avait un emplacement vide

dans la rangée de projecteurs, juste au-dessus du cadavre. Seul le câble noir tendu à l'extrême et certainement encore relié à une prise indiquait que quelque chose avait été accroché à cet endroit.

– Pourquoi ont-ils besoin d'autant de projecteurs ? demanda Rath. Pourquoi ne laissent-ils pas entrer la lumière du jour ? C'est bien pour cette raison que les studios de cinéma sont construits en verre, non ?

– Le cinéma parlant, dit Gräf comme s'il s'agissait d'une explication suffisante. Le verre a une mauvaise acoustique. C'est pour ça que tout est recouvert de tissu. Cela permet de transformer rapidement un studio de cinéma muet en studio de cinéma parlant.

– Eh bien, tu as l'air de t'y connaître !

– J'ai parlé avec le caméraman.

Le projecteur tombé sur l'actrice était beaucoup plus gros que ceux utilisés par la police judiciaire pour éclairer une scène de crime. Le cylindre en acier avait le diamètre d'une grosse caisse de batterie. Le fil électrique n'avait pu freiner sa chute, encore moins l'empêcher ; seule l'isolation avait été arrachée, laissant le câble à nu.

– C'est ce monstre qui a cette pauvre femme sur la conscience ? demanda Rath.

Gräf secoua la tête.

– Oui et non.

– Pardon ?

– Elle n'est pas morte sur le coup. (Gräf déglutit.) Elle a probablement hurlé comme un mouton qu'on mène à l'abattoir. Le projecteur, resté branché et brûlant, l'a littéralement grillée. Son partenaire se trouvait juste à côté d'elle...

– Le traîne-misère en smoking ?

– Oui. Il s'appelle Victor Meisner.

– Lui, je crois que je le connais.

Gräf haussa les sourcils.

– Ah, il t'arrive quand même d'aller au cinéma de temps en temps ?

– Je l’ai vu dans un film policier. Il passait son temps à faire joujou avec un flingue et à défendre des filles.

– Aujourd’hui aussi, il a voulu jouer au sauveur. Sauf que, à la place d’un pistolet, il a pris un seau d’eau. Il y en a un peu partout dans le studio, en cas d’incendie. Et il semblerait qu’il ait ainsi flanqué une sacrée décharge à Betty Winter. En tout cas, elle a immédiatement arrêté de crier et les fusibles ont sauté.

– Tu veux dire qu’elle aurait pu survivre à l’accident ?

Gräf haussa les épaules.

– Attendons de voir ce que dira le médecin. Ce qui est sûr, c’est que sa carrière d’actrice s’est arrêtée au moment où le projecteur l’a percutée. Même si elle avait survécu, elle n’aurait jamais pu rejouer dans un film d’amour.

– On dirait que le malheureux a conscience de ce qu’il a fait.

Rath fit un signe en direction de l’acteur en pleurs.

– On dirait, oui.

– Tu lui as déjà parlé ?

– Les collègues ont essayé, mais ça n’a rien donné...

– Il n’est pas en état ?

– En tout cas, il n’a rien dit qui nous permette d’avancer...

Gräf fut interrompu par un bruit fracassant : Czerwinski et Henning se débattaient avec le pied de l’appareil photo.

– Il vaudrait peut-être mieux que ce soit moi qui prenne les photos, avant que nos chers collègues ne détruisent complètement l’appareil.

Rath opina de la tête.

– Vas-y. Et demande aux deux autres d’interroger les personnes présentes et de relever leurs identités. Ils ont bien dû voir quelque chose.

Gräf haussa les épaules.

– En tout cas, le caméraman a tout vu. Le réalisateur aussi. Ça fait partie de leur travail.

L’inspecteur désigna à Rath un homme mince et musclé qui parlait avec calme et insistance à un élégant quinquagénaire au front dégarni. Rath hocha la tête.

– Je me charge de lui. Où se trouve la personne responsable des projecteurs ?

– Aucune idée. Je ne peux quand même pas m'occuper de tout à la fois.

– Dis à Henning de lui mettre la main dessus et de me l'envoyer.

Gräf s'éloigna. Rath se dirigea vers l'acteur toujours en train de pleurnicher et se planta devant lui. Celui-ci leva ses yeux rougis et le commissaire lui montra sa plaque. L'homme le regardait d'un air suppliant, et soudain il explosa de désespoir.

– Je l'ai tuée, j'ai tué Betty ! Mon Dieu, mais qu'est-ce que j'ai fait ?

Meisner s'agrippa au pantalon de Rath. Il aurait mieux fait d'attendre avant de venir lui parler.

– Vous n'avez tué personne, dit Rath. C'est un accident.

Il essaya de se libérer de l'emprise de l'acteur, mais c'était plus facile à dire qu'à faire. La souris grise qui le consolait lui vint en aide.

– Calme-toi, Victor, dit-elle d'une voix apaisante. Tu as entendu ce que le commissaire vient de dire.

La femme prit dans les poches les mains fines de l'acteur et il lâcha prise. Elle l'aïda à se rasseoir et il enfouit son visage dans sa jupe.

– Vous voyez bien qu'il n'est pas en mesure de vous parler, dit-elle, il est en état de choc ! J'espère qu'un médecin va bientôt arriver.

Rath savait que le D^r Schwartz était en route, mais il doutait que le médecin légiste soit la personne la plus indiquée pour reconforter une âme sensible comme celle de Victor Meisner. Il tendit sa carte à la femme.

– M. Meisner n'est pas obligé de faire sa déposition maintenant, il peut tout aussi bien venir au commissariat une fois qu'il ira mieux. Mais je veux le voir d'ici lundi.

La femme le fixait, mais Rath eut l'impression que son regard le traversait. Il écrivit la date et l'heure sur la carte.

Lundi, onze heures. C'était tout ce qu'il pouvait faire pour l'acteur désespéré.

– Le mieux serait que vous l'emmeniez à l'hôpital, dit-il.

La femme hocha la tête avec hésitation, comme si elle n'était pas sûre de pouvoir tout assumer toute seule.

– Cora, s'il te plaît, fais ce que monsieur te dit de faire, prononça une voix grave derrière lui. Cela ne sert à rien que Victor reste ici.

Lorsque Rath se retourna, il aperçut l'homme au crâne dégarni qui parlait avec le réalisateur quelques minutes plus tôt. Cora conduisit Victor Meisner vers la sortie. L'acteur trottnait derrière elle, comme une marionnette désarticulée.

– Bellmann, dit l'homme à moitié chauve en tendant la main au commissaire. La Belle Productions. Je suis le producteur d'*Orage amoureux*.

– La Belle? demanda Rath en lui serrant la main. Je croyais que ce studio appartenait aux Films Terra.

– Ils s'occupent du studio, mais pas de la production. La plupart des maisons de production n'ont pas les moyens de se payer leur propre studio. Nous ne sommes pas l'UFA*, répondit Bellmann presque comme s'il s'excusait. (Il fit un signe en direction de l'autre homme qui s'était approché.) Jo Dressler, mon réalisateur.

– Jo?

– Josef sonne trop vieux, expliqua Dressler en tendant à son tour la main à Rath. Bonjour, monsieur le commissaire.

– Nous n'arrivons toujours pas à réaliser ce qui vient de se passer, dit Bellmann. En plein tournage! (Le producteur semblait réellement bouleversé.) *Orage amoureux* était censé sortir sur les écrans dans quinze jours.

– Si vite?

– Le temps, c'est de l'argent, répondit Bellmann.

* Pour Universum Film AG, la plus grande société de production cinématographique allemande dans les années vingt. Elle fut ensuite récupérée à des fins de propagande nazie.

– On avait ajouté deux jours de tournage, expliqua Dressler. Aujourd'hui et demain.

– Le film est presque terminé?

Dressler acquiesça d'un signe de tête.

– C'est une tragédie, dit Bellmann avant d'éclater de rire nerveusement et de se corriger. Je veux parler de l'accident. L'accident est une tragédie, le film, lui, est une comédie, bien entendu. Une comédie romantique divine, quelque chose de complètement nouveau. Divine au sens strict du terme.

Rath n'avait aucune idée de ce dont le réalisateur voulait parler, mais il hocha la tête.

– Vous avez vu ce qui est arrivé?

– Non. (Bellmann secoua la tête.) Lorsque je suis arrivé, elle était déjà allongée par terre, immobile. Mais Jo, toi, tu peux raconter au commissaire...

Le réalisateur se racla la gorge.

– Eh bien, comme je l'ai dit à vos collègues... C'était juste avant la fin de la scène. On la tournait pour la seconde fois et tout se passait très bien. Il ne manquait que la gifle et le coup de tonnerre, et la scène était dans la boîte...

– Le coup de tonnerre?

– *Orage amoureux* raconte l'histoire de Thor, le dieu nordique du Tonnerre. Il tombe amoureux d'une jeune Berlinoise et lui fait la cour en se faisant passer pour le comte de Thorwald. Et chaque fois qu'ils se rapprochent l'un de l'autre, il y a un coup de tonnerre.

Rath hocha de nouveau la tête, mais n'en pensait pas moins. Sacrement farfelu, comme histoire. Et ce film était censé faire de Betty Winter une star?

– Bref, poursuivit Dressler, c'est à ce moment-là que le spot s'est détaché du plafond.

– Le quoi?

– Le projecteur qui s'est écrasé sur elle. Mon Dieu, elle était étendue là, en train de crier, et personne ne pouvait l'aider. C'était horrible...

– Et pourquoi personne ne l'a aidée?

– Vous en avez de bonnes, vous! Vous savez la température que ça a, un projecteur comme celui-ci? C'est pas un truc qu'on prend et qu'on déplace comme ça!

– Mais il y a pourtant quelqu'un qui a essayé de l'aider...

– Vous voulez parler de Victor? (Dressler haussa les épaules.)

Je ne sais pas ce qui lui a pris. C'était leur scène commune, il se tenait juste à côté d'elle lorsque c'est arrivé. Qui sait comment on réagit dans ces moments-là? Il y a quelqu'un juste à côté de vous et vous sentez l'odeur de chair brûlée, vous l'entendez crier, vous voulez l'aider, c'est normal! Et pour crier, ça, je peux vous dire qu'elle criait! (Il secoua la tête comme pour se débarrasser de ce souvenir.) Nous étions tous paralysés. Il a versé l'eau sur elle avant même qu'on ait le temps de comprendre ce qu'il allait faire. (Dressler se racla la gorge avant de continuer.) Elle a immédiatement arrêté de crier, son corps... son corps a été pris d'un tressaillement, c'était comme si elle se cabrait. Et puis, on a entendu une sorte de détonation, les fusibles ont sauté et la lumière s'est éteinte.

– Et ensuite?

– Quelques secondes se sont écoulées avant que la lumière revienne. Je suis arrivé le premier auprès d'elle, enfin après Victor, bien sûr. Betty était morte.

– Comment vous en êtes-vous rendu compte?

– Je... j'ai touché sa carotide, je n'ai rien senti. Elle était morte.

– C'est inconcevable, vous ne trouvez pas? intervint Bellmann. C'est une immense perte pour le cinéma allemand.

Rath regarda le producteur.

– Ce genre de choses se produit souvent?

– Quel genre de choses?

– Eh bien qu'un projecteur tombe subitement du ciel? L'installation au plafond me paraît quelque peu bancal.

Il avait touché un point sensible, il n'en fallut pas plus à Bellmann pour sortir de ses gonds.

– Écoutez-moi bien, monsieur le commissaire, cette installation peut sembler provisoire, mais, croyez-moi, tout a été

contrôlé et agréé, vous n'avez qu'à demander à vos collègues du service d'urbanisme ! (Au fur et à mesure qu'il parlait, Bellmann devenait de plus en plus furieux et sa voix montait à chaque phrase.) Ceci est une serre, c'est l'endroit idéal pour tourner un film, mais pas pour enregistrer le son. C'est pour cette raison qu'il nous a fallu procéder à des modifications et nous n'avons pas encore terminé. Insonorisation, vous comprenez. Pour un film parlant, c'est plus important que la lumière naturelle. On est obligés de faire sans. Pour ce qui concerne l'éclairage, notre équipement a toujours été de la meilleure qualité, nos projecteurs sont les plus modernes du marché, nous avons même des lampes Nitraphot.

Bellmann parut soudain se rendre compte à quel point sa remarque était déplacée compte tenu des circonstances. Il se tut.

Rath ne fit rien pour rompre le silence gêné qui s'était installé. Il arrivait que cela pousse certaines personnes à sortir de leur réserve. Mais Bellmann resta maître de lui-même. Cette qualité était certainement nécessaire pour exercer le métier qui était le sien. Le réalisateur paraissait, lui, plus nerveux, il se balançait d'une jambe sur l'autre, comme s'il avait envie d'aller aux toilettes. Avant que celui-ci n'ait le temps de dire quelque chose d'irréfléchi, Henning vint mettre fin au silence. L'assistant de police était suivi par un homme mince qu'il présenta comme étant Hans Lüdenbach.

Rath dévisagea le personnage vêtu d'une blouse grise qui le faisait ressembler à un concierge mal payé.

– Vous êtes l'éclairagiste ?

– Le chef éclairagiste.

– C'est donc vous le responsable du projecteur qui a décidé de tomber du ciel ?

L'homme ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais Bellmann le devança.

– Monsieur le commissaire ! J'endosse l'entière responsabilité de ce qui vient de se passer !

À l'entendre, on aurait dit un ministre limogé voulant anticiper la demande de démission émanant de l'opposition.

– En fait, je voulais plutôt parler de l’aspect pratique de la chose, répliqua Rath. Manifestement, quelqu’un a bâclé son travail. Et si ce n’est pas le fabricant de ce projecteur, alors il s’agit de l’un de vos hommes, monsieur le *chef* éclairagiste.

– C’est impossible, répondit Lüdenbach.

– J’imagine que vous procédez régulièrement à des contrôles afin de vérifier que tout est bien fixé là-haut, non ?

– Bien évidemment ! Si la lumière n’est pas parfaite, on ne peut pas tourner !

– Et il n’y avait aucun problème avec le spot ?

– Il était parfaitement réglé. La lumière était excellente. Je ne peux pas vous dire pour quelle raison la fixation a lâché, il faudrait aller en haut et regarder ça de plus près.

– Parce que vous ne vous en êtes pas encore occupé ?

Lüdenbach secoua la tête.

– Comment voulez-vous ? Vos hommes nous ont interdit de faire quoi que ce soit ! On ne doit toucher à rien, c’est la première chose qu’ils nous ont dite en arrivant.

– Évidemment. (Rath hocha la tête.) Bon, montrez-moi l’endroit où était accroché ce spot.

Lüdenbach le conduisit vers une étroite échelle métallique qui semblait mener droit au ciel. Rath se demanda s’il fallait être aussi mince que le chef éclairagiste pour que l’échafaudage tienne bon. Il n’était pas rassuré ; monter à dix mètres de haut, sans sécurité et sur une échelle bancale, il ne lui en fallait pas plus pour transpirer de peur. Il gravit les échelons les uns après les autres derrière la blouse grise en évitant de regarder en bas. Même une fois arrivé sur la passerelle branlante qui grinçait à chaque pas, il se garda bien de jeter les yeux vers le vide. Il s’agrippait à la balustrade et fixait le bout de ses chaussures. À travers le grillage de la structure, le sol du studio paraissait éloigné de plusieurs centaines de mètres. D’en haut, l’endroit présentait une étrange coupe horizontale : jouxtaient le salon, où était allongée la victime, une réception d’hôtel, une chambre de domestiques, une terrasse de café, et la porte conduisait directement à un poste de police doté d’une cellule.

Il s'agissait probablement des autres décors d'*Orage amoureux*. Il perçut un éclair éblouissant en bas, Gräf s'était mis au travail. Puis Rath se força à regarder devant lui. Le chef éclairagiste avait disparu.

– Hé! cria Rath. Où êtes-vous?

L'échafaudage était plus labyrinthique qu'il n'y paraissait vu du sol. C'était peut-être dû aux lourdes bandes de tissu qui bouchaient la vue.

– Voilà, c'est ici. (La voix du chef éclairagiste était étouffée, mais il semblait tout près.) Qu'est-ce que vous fabriquez?

Rath avança de quelques mètres et vit Lüdenbach accroupi à trois mètres de là.

– J'arrive. Surtout, ne touchez à rien!

Ses mains crispées commençaient à lui faire mal. Son front était couvert de sueur, mais il n'en laissa rien paraître et continua d'avancer. Lüdenbach lui montra un point d'attache.

– Ici, marmonna l'homme en blouse grise, et Rath s'accroupit à côté de lui. Non, mais regardez-moi ça, c'est pas croyable!

– Quoi?

– À cet endroit, il devrait y avoir un boulon fileté, expliqua Lüdenbach. Il a dû se dévisser. Mais théoriquement, c'est impossible, ils sont tous renforcés avec une goupille.

Rath observa le point d'attache de plus près.

– Peut-être que le boulon s'est cassé!

Lüdenbach haussa les épaules d'un air embarrassé.

– Oui, mais, dans ce cas, il reste toujours celui de l'autre côté, dit-il. Ici.

De l'autre côté du point d'attache, même scénario: aucune trace de boulon fileté.

Lüdenbach secoua la tête comme un vieillard pris de tremblements.

– C'est impossible, marmonna-t-il, tout bonnement impossible!

Ils se relevèrent. Agrippé à la balustrade branlante, Rath se sentit défaillir tandis que Hans Lüdenbach s'appuya contre elle avec l'aplomb d'un capitaine de bateau par gros temps.

– Pareille chose ne doit pas arriver, dit l’homme en secouant la tête. C’est pour cette raison que les projecteurs ont une double fixation : si l’un des boulons casse, il reste toujours l’autre.

– Peut-être que quelqu’un a voulu régler le projecteur et a oublié de revisser le boulon, suggéra Rath.

– Pas en plein milieu d’un tournage!

– Il a pourtant bien fallu que le projecteur se détache d’une manière ou d’une autre! L’hypothèse d’une double usure du matériel me paraît beaucoup moins plausible que celle de la négligence!

Lüdenbach devint tout rouge.

– Mes hommes ne bâclent pas leur travail, s’emporta-t-il. Et surtout pas Glaser! Il sait ce qu’il fait!

– Qui?

– Peter Glaser. Mon assistant éclairagiste. C’est lui qui est chargé de s’occuper du spot.

Rath commençait à en avoir assez de la lenteur d’esprit de Lüdenbach.

– Pouvez-vous m’expliquer pourquoi je n’ai pas encore eu le plaisir de voir cette personne? demanda-t-il avec une amabilité glaciale.

– Mais c’est vous qui vouliez monter ici! Et puis, vous croyez que je ne lui aurais pas parlé depuis longtemps si je savais où le trouver?

– Pardon?

– Il était là ce matin pour faire tous les réglages.

– Et maintenant?

Lüdenbach haussa les épaules.

– Il n’est plus là.

– Depuis quand a-t-il disparu?

– Je n’en sais rien. Ça fait déjà un bout de temps que je ne l’ai pas vu. (Lüdenbach haussa de nouveau les épaules.) Depuis ce midi, au moins. Il est peut-être tombé malade.

– Il est parti sans rien dire à personne?

– D’après ce que je sais, oui.

Rath perdit patience.

– Mon cher ami, grogna-t-il. Si vous voulez vous rendre utile, je vous conseille de me montrer comment descendre d'ici, et plus vite que ça!

Ce fut en vain qu'ils cherchèrent Peter Glaser. Une fois constaté que l'homme ne se trouvait pas dans le studio, Rath envoya Henning et Czerwinski à son domicile, dont Bellmann leur donna l'adresse de bonne grâce, sans oublier de préciser quel employé modèle ce Peter Glaser était. Les hommes de l'identité judiciaire, arrivés en même temps que le légiste, rampaient sur le sol à la recherche des deux boulons filetés manquants, tandis que le D^r Schwartz se tenait accroupi près du cadavre et examinait les brûlures de l'actrice. L'équipe de Kronberg eut beau chercher avec le systématisme dont seule l'identité judiciaire était capable, ce fut Gräf qui mit la main sur l'un des boulons; le petit bout de métal noir avait roulé sous le pied d'un projecteur.

Lüdenbach confirma qu'il s'agissait bien de l'un des boulons de la fixation qui avait cédé. Il ne portait aucune trace de cassure. Il atterrit, pour examen approfondi, dans une boîte en fer-blanc de l'IJ.

Quant au second boulon, il demeura introuvable, de même que les goupilles.

– On a balayé le sol du studio gratis, ou quoi? râla l'un des membres de l'IJ.

– On a trouvé un boulon, c'est déjà mieux que rien, rétorqua Gräf tandis que Rath acquiesçait.

– Peut-être que Glaser a l'autre avec lui, enchaîna le commissaire. Il a voulu faire disparaître les preuves, mais il n'a pas réussi à mettre la main sur le deuxième boulon avant de prendre la poudre d'escampette.

– Tu crois vraiment qu'il a délibérément fait tomber le projecteur? demanda Gräf. Peut-être qu'il est lâche, rien de plus, et qu'il a préféré s'enfuir après l'accident plutôt que d'assumer ses responsabilités.

Rath haussa les épaules.

– Ce ne sont pas nos convictions qui vont nous faire avancer dans cette affaire. Ce qui est sûr, c'est que quelqu'un ici a fait une sacrée connerie et que...

– Monsieur le commissaire?

Rath se retourna. Un jeune homme à la calvitie naissante s'approchait de lui en agitant une boîte de pellicule.

– Le caméraman, souffla Gräf. Harald Winkler.

– Monsieur le commissaire, dit Winkler en montrant la boîte, j'ai pensé que ceci pourrait vous intéresser.

– Quoi?

– L'accident. Vous pouvez regarder vous-même ce qui s'est passé. (Le caméraman leva la boîte.) Tout est là-dedans.

– Vous avez filmé l'accident?

– J'ai filmé la scène. Ensuite, la caméra a continué à tourner. Je... j'ai agi de manière instinctive, je crois. J'ai simplement dirigé la caméra dans sa direction. Jusqu'à ce que la lumière s'éteigne. Cela pourrait vous être utile. En tout cas, ma caméra est le meilleur des témoins. Elle est incorruptible!

– Quand pourra-t-on y jeter un œil?

– Pas avant lundi. Il faut d'abord l'envoyer au laboratoire. Si vous voulez, je réserve une salle de projection. (Winkler tendit sa carte à Rath.) Vous n'avez qu'à m'appeler...

Le caméraman reporta soudain son regard derrière le commissaire. Gräf et lui tournèrent la tête et se retrouvèrent face à une demi-douzaine d'objectifs.

Une meute de reporters avait réussi à passer outre le schupo qui montait la garde. Les flashes s'enflammèrent avant qu'un officier n'ait eu le temps d'intervenir. Heureusement, le cadavre était recouvert d'un tissu.

– Qui les a laissés entrer? siffla Rath à l'intention de son inspecteur.

– Messieurs, cet endroit est le théâtre d'un crime, pas un club de presse, rouspéta Gräf en faisant signe à un schupo.

Cela était inutile. Les policiers en uniforme bleu avaient déjà commencé à repousser les journalistes vers la porte. Les premières protestations fusèrent.

– Arrêtez ! Vous n’avez pas le droit de nous traiter comme ça !

C’était le moment idéal pour leur adresser quelques formules de politesse. Rath bomba le torse.

– Je vous prierai de bien vouloir quitter cette pièce afin de ne pas gêner les enquêteurs dans leur travail, dit-il. Et de bien vouloir arrêter de prendre des photos !

Il sourit poliment au groupe qui battait en retraite, impuissant face aux policiers en uniforme. Quelques journalistes tentèrent malgré tout de poser leurs questions.

– S’agit-il d’un accident ou d’un meurtre ?

– Qui a la mort de Betty Winter sur la conscience ?

Ils parlèrent tous à la fois tandis qu’ils étaient impitoyablement refoulés vers la sortie. Les schupos faisaient du bon travail.

– Messieurs, ajouta Rath, je vous remercie de votre compréhension. Vous serez informés en temps et en heure de la progression de l’enquête.

– Vous voulez dire lors de la conférence de presse ? demanda un journaliste avant de se faire expulser.

Un dernier flash s’enflamma et Rath fut ébloui pendant quelques secondes. Puis la porte métallique se referma et le calme revint.

– Comment ont-ils fait pour réussir à pénétrer dans le studio ? demanda Rath. Je croyais que l’entrée était placée sous surveillance !

– Elle l’est, répondit Gräf. Ils ont dû entrer par la porte de derrière.

– Et pourquoi n’y a-t-il personne pour la surveiller ?

Bellmann intervint :

– Je vous prie de bien vouloir m’excuser, monsieur le commissaire, vos collègues n’étaient pas au courant de son existence. J’ai oublié de leur en parler.

– Et comment se fait-il que les journalistes, eux, aient eu vent de l’existence de cette porte ? Et d’ailleurs, qui les a mis au courant de cette affaire ?

Bellmann haussa les épaules.

– Que voulez-vous, les journalistes berlinois ne sont pas idiots. Vous ne pouvez pas garder ce genre d'affaire secrète. C'est d'ailleurs pour cette raison que j'ai organisé une conférence de presse. Dans la pièce voisine. Je serais heureux si vos collègues et vous...

– Vous avez quoi? (Rath n'en croyait pas ses oreilles.) Un être humain vient de mourir et vous ne pensez qu'à une chose : que les journaux parlent de vous!

Bellmann eut l'air légèrement vexé.

– Dites donc, commissaire! La grande Betty Winter est morte! Son public a le droit de savoir.

Rath regarda le producteur droit dans les yeux.

– Encore une action de ce genre et je peux vous garantir que vous allez entendre parler de moi, mon cher!

– Je suis tout de même libre de décider si oui ou non j'informe la presse de ce qui s'est passé dans mon studio, répondit Bellmann.

– Oh oui, dit Rath en adressant un sourire au producteur. Et moi, je suis libre de décider si oui ou non vous entendrez parler de moi.